

“ความเข้าใจระหว่างวัฒนธรรม” ในการสอนภาษา
ฝรั่งเศสในฐานะภาษาต่างประเทศ
“Intercultural understanding” in Teaching French
as a Foreign Language

รัชนีวรรณ มาวงศ์^{1*}

Ratchaneewan Mavong^{1*}

Received: 21 August 2018 Revised: 7 September 2018 Accepted: 19 September 2018

บทคัดย่อ

บทความนี้เสนอการสะท้อนแนวคิดเกี่ยวกับความเข้าใจระหว่างวัฒนธรรม สมรรถนะในความเข้าใจระหว่างวัฒนธรรม และการสื่อสารระหว่างวัฒนธรรม ในการสอนภาษาฝรั่งเศสในฐานะภาษาต่างประเทศ โดยมีวัตถุประสงค์เพื่อให้ตระหนักถึงสมรรถนะในความเข้าใจระหว่างวัฒนธรรมในการสื่อสาร เป็นที่ยอมรับว่าวัตถุประสงค์หลักของการเรียนภาษาต่างประเทศ คือสามารถสื่อสารและทำความเข้าใจกันระหว่างคู่สนทนาทั้งสองในภาษานั้น ๆ กล่าวคือสมรรถนะในการสื่อสารเป็นสิ่งจำเป็นสำหรับการสื่อสาร ซึ่งหมายถึงการสื่อสารระหว่างวัฒนธรรมที่เกิดขึ้นระหว่างเจ้าของภาษาและชาวต่างชาติ อย่างไรก็ตามสมรรถนะทางด้านภาษาศาสตร์เพียงอย่างเดียวไม่เพียงพอในการสื่อสารอย่างมีประสิทธิภาพ จำเป็นต้องคำนึงถึงสมรรถนะในความเข้าใจระหว่างวัฒนธรรม ความเข้าใจในทัศนคติและการตีความพฤติกรรมของคู่สนทนา การเรียนรู้วัฒนธรรมของชนชาติเจ้าของภาษา มีบทบาทสำคัญมากในการสื่อสารด้วยภาษาต่างประเทศ ปัจจัยต่างๆ เช่น ความรู้ทางภาษาศาสตร์และวัฒนธรรม และการเปิดกว้างหรือประสบการณ์ในการเดินทางจะช่วยหลีกเลี่ยงความเข้าใจผิดและการตีความผิดพลาด หรือชว่ยลดผลกระทบจากการสื่อสารระหว่างวัฒนธรรม

คำสำคัญ: ความเข้าใจระหว่างวัฒนธรรม สมรรถนะในการสื่อสาร สมรรถนะทางด้านภาษาศาสตร์ สมรรถนะในความเข้าใจระหว่างวัฒนธรรม การสื่อสารระหว่างวัฒนธรรม

¹ คณะมนุษยศาสตร์และสังคมศาสตร์ มหาวิทยาลัยราชภัฏลำปาง จังหวัดลำปาง 52100

¹ Faculty of Humanities and Social Sciences, Lampang Rajabhat University, Lampang province 5210

* Corresponding author e-mail: nokratchaneewan@yahoo.com

Abstract

This article proposes a reflection on the notion of intercultural understanding, intercultural competence and intercultural communication. In the context of teaching French as a foreign language, this article aims to realize intercultural competence in communication. It is acceptable that the primary objective of learning a foreign language is certainly for one interlocutor to be able to communicate with and understand his counterpart through the target language. That is to say, communicative competence is essential for a successful communication. The term intercultural communication is used to refer to a communicative situation that takes place between native and non-native speakers of the target language. However, only linguistic competence is not adequate in a communication perspective. Since it is necessary to take into consideration, the understanding of the attitudes and the interpretation of the interlocutors' behaviors. The learning of culture and intercultural competence play very significant roles in a foreign language communication. Moreover, culture itself is widely accepted as an essential component of the language. This article will also put into light how factors such as linguistic and cultural capitals, and open-minded culture or experiences of sojourners help to avoid many misunderstandings and misinterpretations or diminish their influence on an intercultural communication.

Keywords: Intercultural understanding, Communicative competence, Linguistic competence, Intercultural competence, Intercultural communication

Introduction

Sur le plan des relations humaines, les problèmes politiques qui se traduisent par des conflits, intérieurs ou internationaux, ont notamment pour causes la recherche de la richesse et du pouvoir par des groupes rivaux dont le rapprochement est rendu difficile par la barrière des langues, les différences culturelles, l'intolérance et les préjugés. Le monde aspire à la formation de nouvelles générations de tous groupes ethniques développant une plus juste conscientisation de leur propre culture et de celle des autres, le tout fondé sur le

respect mutuel. La conscience interculturelle dans l'enseignement des langues étrangères est une occasion privilégiée de faire se rapprocher les cultures.

Pourquoi est-il nécessaire de comprendre la culture de l'interlocuteur autant que sa langue ? Quelles peuvent être les conséquences de la méconnaissance de la culture des interlocuteurs ? De quels moyens disposons-nous en tant qu'enseignants d'une langue étrangère pour transmettre la culture du pays d'origine de cette langue ? Comment peut-on mettre en pratique la notion d'interculturalité dans l'enseignement du français ? Pour le déterminer et essayer de répondre à toutes ces questions, nous proposons ici des réflexions qui valorisent les dimensions sociales et interculturelles à travers les environnements virtuels de communication actuellement très impliqués dans l'enseignement et l'apprentissage des langues.

Nous traiterons tout d'abord la notion primordiale de l'interculturel, notion qui a été récemment au centre de la didactique des langues. Nous nous intéresserons par la suite à la compétence interculturelle dans l'interaction. Nous aborderons enfin la communication interculturelle avec tous ses éléments tels que le verbal / le non verbal, le choc culturel, le malentendu, la représentation sociale et le stéréotype pour en définir les spécificités.

La notion d'interculturel

Les problèmes de culture et de pluralité des cultures sont apparus primordiaux dans les champs politiques, sociaux et économiques de nos sociétés actuelles. En ce qui concerne l'enseignement et l'apprentissage des langues étrangères, nous avons observé que nos étudiants, après quatre ans d'apprentissage du français, à l'université, possèdent un bagage linguistique suffisant pour communiquer avec des francophones. Pourtant, la plupart d'entre eux rencontrent des problèmes de communication (en situation exolingue), lorsqu'ils entrent en contact avec des francophones. Si l'on excepte les problèmes de prononciation, de dialecte local, d'argot ou de jargon, il ressort que la plupart de ces problèmes pourraient être interculturels.

L'« interculturel » est devenu un point d'ancrage dans l'enseignement des langues. Le sujet a été abordé par les sociologues et les didacticiens qui y ont consacré de nombreuses recherches et études théoriques, aboutissant parfois à des polémiques.

L'« interculturel » est né aux États-Unis après la Seconde Guerre mondiale et il n'est apparu pour la première fois en Europe qu'en 1975 dans des textes officiels français (Meunier, 2007, p. 6). C'est donc un terme relativement récent dont les définitions sont encore aujourd'hui assez hétérogènes.

Les Américains lors de cette guerre mondiale, ont pris conscience que la « méconnaissance de l'adversaire » avait été pour eux la cause d'« échecs graves » aussi bien dans le domaine « économique » que dans le domaine « militaire ». C'est cette prise de conscience qui les a amenés à envisager la nécessité de former les « diplomates » à la connaissance des langues et cultures étrangères. Par ailleurs, Maddalena de Carlo rappelle que les préoccupations interculturelles pourraient être profitables au sein même de la population des États-Unis, pays dans lequel cohabitent des populations de cultures très différentes. (De Carlo, 1998, p. 43).

Selon Camel Camilleri, dans la préface de l'ouvrage intitulé *L'Interculturel, introduction aux approches interculturelles en éducation et en sciences humaines* de Clanet (Clanet, 1990, p. 10), cette notion a été introduite dans la didactique du français par Claude Clanet, celui-ci étant le premier en France à avoir indiqué qu'un sociologisme outrancier avait occulté l'interculturel et qu'un éveil était indispensable pour que le collectif et le culturel puissent enfin fusionner, ce qui semble correspondre à une première définition du vocable « interculturel ». D'après Claude Clanet, le terme « interculturel » introduit « *les notions de réciprocité dans les échanges et de complexité dans les relations entre cultures* ». (Ibid, p. 21). Il le considère comme « *un mode particulier d'interactions et d'interrelations qui se produisent lorsque des cultures différentes entrent en contact ainsi que par l'ensemble des changements et des transformations qui en résultent.* ». (Ibid. p. 22).

Martine Abdallah-Pretceille dans ses nombreuses recherches développe par ailleurs que l'interculturel permettrait de mieux appréhender la complexité des problèmes sociaux et éducatifs relatifs à la diversité culturelle. « *La problématique interculturelle est désormais liée à l'idée d'ouverture ; ouverture sur les langues, les cultures (immigrées, européennes, régionales), ouverture par les échanges internationaux, ouverture sur le*

monde par le biais des médias, des voyages, des nouvelles technologies, etc. ». (Abdallah-Pretceille, 2005, p. 91). « *C'est la circulation, le partage, l'enrichissement par les différences* » (Abdallah-Pretceille et Porcher, 2005, pp. 25–26). Elle précise que « *le préfixe « inter » du terme « interculturel » indique une mise en relation et une prise en considération des interactions entre des groupes, des individus, des identités.* » (Abdallah-Pretceille, 2005, p. 49).

Par rapport aux termes « multiculturel » ou « pluriculturel » qui ont un sens quantitatif, « interculturel » a un sens qualitatif. Ces relations ont seulement un but de compréhension mutuelle dans un respect réciproque. Elles n'ont pas pour but l'allégeance d'une culture à une autre comme dans ce qu'on appelle « l'acculturation ».

Luc Collès expose qu'il existe des glissements de signification de la notion d'interculturel, car si l'on est bien d'accord qu'« *au sens strict du terme l'interculturel = rencontre, croisement, carrefour entre différentes cultures* », les interprétations peuvent varier suivant « *ce que l'on entend par le concept de culture.* » (Collès, 2007, pp. 15–16). Il insiste encore sur le fait qu'un vocable peut prendre un sens différent, non seulement selon notre conception propre, mais également sous l'influence du contexte : « *l'interculturel = échange, partage ; interaction entre deux entités qui se donnent mutuellement sens, dans un contexte à définir à chaque fois* » (Ibid., p.19). Il est important de prendre alors en considération le lieu de rencontre extérieur aux cultures en confrontation. C'est la communication entre le natif et le non natif de culture différente.

La compétence interculturelle

Il existe des définitions multiples et non convergentes, une variété d'approches quant à la notion de compétence interculturelle. Il s'agit d'un terme dont les définitions sont encore aujourd'hui assez hétérogènes.

Le concept de compétence interculturelle est né dans le champ de l'Anthropologie, Hall (1959) peut en être considéré comme le père fondateur. Après l'Anthropologie, le concept a gagné les Sciences de la Communication et de l'Éducation et la Psychologie, avant d'intéresser les Sciences de Gestion. Le besoin perçu de compétence interculturelle trouve son origine dans le constat que les différences culturelles créent une distorsion dans

le modèle classique de la communication interpersonnelle : le message envoyé par l'émetteur est interprété par le récepteur selon ses propres codes culturels, ce qui modifie le sens du message. Le message reçu ne correspond pas à ce que l'émetteur avait pour objectif de dire. La compétence interculturelle est donc requise dès lors qu'il y a l'interaction entre personnes de cultures différentes, que ce soit dans le pays d'origine de l'individu ou à l'étranger.

Si la connaissance de la langue est indispensable pour la communication en langue étrangère, la bonne maîtrise des formes linguistiques n'est pas suffisante pour permettre la communication. La langue utilisée pour communiquer en situation de communication interculturelle peut effectivement produire des interprétations erronées, des malentendus, des incompréhensions. René Tarin explique qu'« *au-delà de la maîtrise d'un système linguistique destiné à échanger des significations, la langue outil de communication est aussi un mode d'analyse de l'expérience humaine, analyse spécifique à chaque communauté culturelle* » (Tarin, 2006, pp. 10–11).

Martine Abdallah-Pretceille (1996) valorise une compétence interculturelle basée sur « une mise en perspective situationnelle, intersubjective et dialogique » dans laquelle les connaissances culturelles seraient les prérequis d'une communication réussie. Il serait alors primordial de maîtriser non seulement les signes linguistiques mais également les signes culturels. Le sujet utilise sa culture en situation de communication et détermine son usage dans les actions langagières et non langagières.

La compétence interculturelle doit absolument compléter la compétence linguistique pour que la communication aboutisse en évitant le choc culturel et les malentendus. Dans la communication, verbale ou non verbale il existe effectivement des codes divers et différents qui peuvent varier d'un groupe à l'autre et être source d'incompréhension mutuelle.

La communication interculturelle

Étant donné que, sous l'effet de la mondialisation, les échanges internationaux se multiplient de plus en plus, le monde devrait s'intéresser à la communication interculturelle. Cela permettrait d'éviter les malentendus et contribuerait à la compréhension réciproque. Elle mériterait donc d'être prise en compte dans de nombreux domaines : diplomatie, commerce, éducation, etc.

La communication interculturelle est à la rencontre de deux cultures puisque les deux interlocuteurs viennent de milieux différents. Si chacun encode et décode le message selon son propre contexte culturel, la communication devient très difficile, voire impossible. Lorsque l'interlocuteur étranger ne possède pas une connaissance suffisante de la culture étrangère, il y a de fortes chances que des malentendus se produisent.

Il est important, lors d'une communication interculturelle de prendre en compte, dans toute son ampleur, la culture et l'éducation de son interlocuteur, ses différences culturelles, politiques, sociales et économiques. En outre, il est important également de faire preuve d'empathie pour mieux comprendre et appréhender la façon de penser et d'agir de son interlocuteur. Sans ses qualités, la communication interculturelle peut s'avérer chaotique et ne pas aboutir. (Collès, 2007, p. 98).

Margalit Cohen–Emerique (1999, pp. 301–305) soulève très à propos le problème quasi insoluble de l'intolérance, dès lors qu'une ethnie, ou certains de ses membres, refuseront d'accepter les différences, estimant que leur race, pour des motifs aberrants et inacceptables, serait supérieure à telle ou telle autre. Un tel refus de connaître l'autre est souvent lié à des siècles de préjugés et à une peur innée de l'inconnu. Elle déplore que ce comportement humain faisant obstacle à tout progrès et insiste sur le fait qu'il doit être pris en compte. Elle constate qu'une formation généralisée à la communication interculturelle est un beau rêve dont, hélas, on ne voit pas encore résulter une attitude tolérante unanime, ni au niveau mondial, ni même dans aucun pays. Elle poursuit l'étude de l'aspect psychologique du rapport avec l'autre : « *Le heurt avec la culture de l'autre, c'est-à-dire ce qui nous paraît le plus déroutant et le plus étrange chez l'autre, joue comme miroir révélateur de sa propre culture et des zones les plus critiques dans la rencontre.* » (Ibid., p. 304).

Patchareerat Yanaprasart définit la communication interculturelle comme ce qui « *correspond à la faculté de communiquer entre des représentants de différents contextes, en étant sensible à l'impact des facteurs socioculturels qui sous-tendent tout processus de communication* » (Yanaprasart, 2002, p. 31). Comme Margalit Cohen-Emerique, Patchareerat Yanaprasart met l'accent sur les multitudes de réflexes inhérents à l'éducation, au sens large du terme, qui représentent autant d'obstacles à la communication interculturelle au sein d'une entreprise, les mêmes que dans tous les actes de notre vie en société. Car toute société moderne se compose de personnes d'origines différentes, et elle est donc multiculturelle. Dans chaque pays, on trouvera des différences culturelles selon les milieux sociaux, les communautés ethniques ou régionales, les groupes professionnels, l'âge, l'éducation etc.

L'implicite culturel se doit d'être partagé pour qu'il y ait la compréhension mutuelle car les langues ne diffèrent pas uniquement sur le plan linguistique mais surtout sur le plan culturel que tout individu désireux d'apprendre une langue étrangère et de réussir la communication doit prendre en considération. Cela est dû au fait que toute langue catégorise à sa façon le monde et la structure de ce fait, le réel, le temps, l'espace, etc.

Dans la communication interculturelle, il est donc nécessaire que les deux interlocuteurs, le natif et le non natif, prennent conscience des rapports entre eux, essentiellement celle avec des Français ou des Francophones. On se trouvera donc toujours devant les mêmes problèmes au point de vue linguistique, mais quelquefois différents au point de vue culturelle. Les Belges ou les Suisses francophones n'ont pas des cultures très éloignées de celle des Français (sauf l'archaïque quatre-vingt qui devient le logique octante). Les Québécois pourront avoir intégré un peu de la culture anglaise ou nord-américaine ou conservé des termes datant de la colonisation de l'Amérique. Quant aux natifs africains ou asiatiques de l'ancien empire colonial français, ils peuvent avoir conservé de bien plus grands particularismes, mais nous ne perdrons pas de vue que nos interlocuteurs francophones sont essentiellement des Français (parisiens dépouillés des particularismes locaux marqués des provinciaux, alsaciens, marseillais, chtis, bretons, ...).

Le verbal et le non verbal

Dans le cadre de l'enseignement et l'apprentissage d'une langue étrangère dont l'objectif final est la réussite de la communication entre les natifs et les non-natifs, le non verbal est aussi important que le verbal. M. Bakhtine résume : « *L'interaction verbale est la réalité fondamentale du langage* » (Cité par Catherine Kerbrat-Orecchioni, 1990, p. 17). La communication verbale étant basée sur les mots et la façon de les dire, selon nos coutumes et notre éducation, le sens d'une phrase peut varier d'un écoutant à l'autre, ce qui conduit à une interprétation variable du message que voulait passer le locuteur.

Au cours de la communication en langue étrangère, il arrive que les deux interlocuteurs ne se comprennent pas bien au niveau de la langue, il leur faut recourir alors à la communication non verbale. Le langage corporel, étant universel, constitue un potentiel important pour la communication interculturelle en direct au-delà du langage verbal et de ses traductions. Le rôle des non verbaux dans la communication doit être pris en considération autant que celui de la langue parce qu'ils peuvent également transmettre des messages. Pour que la communication s'établisse de façon satisfaisante, il est donc essentiel que les deux interlocuteurs tiennent compte des non verbaux, en sachant que ceux-ci peuvent être différents selon la communauté ou que, s'ils sont semblables, ils peuvent avoir des significations différentes.

L'alternance et la succession des actions verbales et non verbales sont indispensables au bon déroulement d'une interaction. Catherine Kerbrat-Orecchioni distingue alors « *les interactions verbales (qui se réalisent principalement par des moyens verbaux, comme les conversations), et les interactions non verbales (circulation, danse, sports collectifs, etc.)* » (Kerbrat-Orecchioni, 1996, p. 7).

Dans une communication verbale, il existe des rythmes de communication qui s'interprètent de façon différente selon les cultures. On appelle rythme de communication, les silences établis entre des paroles ainsi que le ton de la voix. « *Un silence dans la communication sera ainsi perçu comme un échec pour des Occidentaux alors que pour un Asiatique il s'agit d'une simple pause permettant l'assimilation des informations. Le ton de la voix est également sujet à diverses interprétations. Si les sociétés à culture neutre*

voient les changements de ton comme un manque de maîtrise de soi, les pays latins, quant à eux, considèrent que l'interlocuteur prend son rôle à cœur.» (<http://www.francparler-oif.org/linterculturel-en-classe-de-francais/>).

Les gestes, les mimiques et tout le langage du corps font partie de ce qu'on appelle le langage non verbal. Dans ce domaine, tout autant que lorsque l'on utilise le langage, la prudence est mise, car les gestes peuvent aussi être interprétés de manière différente ou même contraire à l'intention de leur auteur. Non verbale ou verbale, la communication implique un échange entre un émetteur et un récepteur et donne lieu à une interprétation. Nous pourrions penser que la communication non verbale est plus facile puisque c'est un mode d'expression simplifié. Mais il y a au moins autant de nuances dans une posture ou un geste que dans la prononciation d'un mot.

Pour communiquer en langue étrangère, et sachant que le non verbal occupe une place très importante dans la communication, il faudra être attentif à éviter de mauvaises interprétations qui pourraient donner lieu à des malentendus. Dans certains pays, il est naturel d'exposer ses états d'âme ou ses opinions, tandis que pour d'autres nationalités cela est mal perçu. Il est dans l'éducation des Thaïlandais de toujours se montrer réservé et cordial, dans ses attitudes comme dans ses propos. Nous pouvons illustrer ce propos en rappelant que dans la culture thaïlandaise il n'est pas de mise de dire « non ». Effectivement, les occidentaux se rendront vite compte qu'en Thaïlande, on préférera dire « peut-être » ou bien « Nous allons voir si c'est possible » plutôt que de formuler un « non » direct.

Le choc culturel

Le terme de « choc culturel » est employé pour décrire une inquiétude et des sentiments violents, de surprise, de désorientation, de confusion, etc. occasionnés par l'immersion soudaine dans un environnement culturel ou social inhabituels. L'élément central de cette expérience est la participation à une interaction sociale dans laquelle on ne retrouve plus ses repères familiaux.

Selon Kalervo Oberg, qui a inventé ce terme dans les années 60 : « *quand une personne entre dans une culture étrangère, la totalité ou la plupart de ses repères familiers sont enlevés. Il est comme un poisson hors de l'eau.* » (Oberg, 1960, pp. 177–182). Kalervo Oberg, qui est anthropologue, définit le choc culturel comme un traumatisme généralisé survenant au contact d'une culture différente, la privation de ses repères habituels générant de l'anxiété. D'après cet auteur, l'individu immergé dans une autre culture connaît d'abord une courte période d'euphorie due au plaisir de la découverte d'un monde entièrement nouveau. Il ne voit que les innombrables opportunités qui se présentent. Puis survient cette sorte de choc qui se traduit par un état d'anxiété. Celui-ci dure une à deux semaines. « *Cet état mental se stabilise peu à peu après une phase d'accumulation qui donne lieu à l'adoption de quelques-unes des valeurs de l'autre culture et à un travail d'ajustement aux attitudes étrangères.* » (Ibid., pp. 177–182).

Selon Maddalena De Carlo (1998, p. 43), le « choc culturel » peut affecter toute personne étrangère qui se trouve soumise à un effort continu d'adaptation à la culture du pays d'accueil et qui se heurte à des incompréhensions de tous ordres, ce qui provoque chez elle un état de tension permanent.

Pour éviter ce choc culturel dans la communication entre le natif et le non natif, il est indispensable que les deux interlocuteurs comprennent la différence culturelle entre les uns et les autres. Il faut que nous en ayons pris conscience, ce qui nécessite la mise en place d'un interculturel dans la formation en langue étrangère. Selon la formule de Martine Abdallah-Preteceille et Louis Porcher : « *l'Autre est à la fois identique à moi et différent de moi* » (1996, p. 8).

Un exemple de choc culturel pour les Thaïlandais vis-à-vis des Français est de les voir se faire la bise de façon courante, tout à fait ordinaire, ou bien encore s'embrasser en public alors que les Thaïlandais ne se permettent pas ces effusions en public.

À l'inverse, il est choquant pour un français d'offrir un cadeau à une personne thaïlandaise et de voir que celle-ci ne l'ouvre pas mais au contraire, le garde sans en découvrir le contenu en remerciant timidement sans montrer d'enthousiasme ou d'emphase particulière.

Le malentendu

« Malentendu » est le vocable qui désigne une incompréhension, une divergence sur le sens d'une parole ou d'un acte, un incident dont on ne désigne pas le coupable, puisque cela signifie étymologiquement que l'on a mal entendu, que l'on a été victime d'un problème de transmission, soit que l'on n'ait pas bien recueilli le message, soit que l'interlocuteur ne se soit pas exprimé de façon intelligible. Le malentendu dans l'interculturel repose, au cours du processus de communication, sur une divergence d'interprétation entre interlocuteurs de culture différente qui croient se comprendre.

Marie-Thérèse Claes (2002) souligne l'importance qu'il y a à ce qu'un mot ait une signification bien définie, qu'il n'en ait pas plusieurs, et que sa traduction désigne bien la même chose : « *Des problèmes de communication surgissent souvent lorsque la signification d'un mot diffère d'une langue à l'autre : ainsi le concept de « village » est différent en Inde ou en Europe, le concept « liberté » n'a pas la même signification en Europe qu'aux États-Unis d'Amérique. Si le concept « indépendance » a une connotation positive aux États-Unis, celle-ci peut être négative dans des cultures plus collectivistes (comme la Turquie par exemple), où l'interdépendance est plus valorisée. La culture a donc été définie, entre autres, comme un système de significations partagées. Si les significations diffèrent, des malentendus naissent, car on ne parle pas de la même chose.* » (Claes, 2002, p. 43).

Sur le plan interculturel, des malentendus peuvent affecter la communication et générer une « mécompréhension » selon l'expression de Besse (1984). Besse l'explique comme une interprétation erronée des signes verbaux et non-verbaux ou encore de l'implicite et des sous-entendus ainsi que des rites conversationnels afférents à une langue-culture étrangère. Pour expliquer ce phénomène Besse a recours au terme de « crible ». Ce terme, peut, selon lui, s'appliquer aux domaines de la communication où le message verbal ou non-verbal est interprété par l'individu selon son système culturel dans lequel il a été socialisé, ce qui pourra amener à des malentendus d'ordre culturel. L'auteur clarifie son idée comme suit : « *On a l'impression que nos sens nous trompent, mais en fait c'est l'interprétation sémiotique que nous faisons des signaux qu'ils nous transmettent*

fidèlement qui nous leurre, parce qu'elle passe par des cribles autres que ceux de nos partenaires. » (Besse, 1984, p. 48).

Les études interculturelles se sont penchées sur la question des malentendus dans la « communication interculturelle » en les ralliant aux divergences des systèmes culturels des participants à la communication. Weronika Wilczynska et al. ont mis en évidence ces malentendus autour de la notion d'hospitalité, différemment conçue selon la culture : « ...De toute évidence, la bonne volonté et la compétence linguistique ne mettent pas les partenaires à l'abri des malentendus. Ceci est dû au fait que nous avons tendance à fonder nos attentes en ce qui concerne les témoignages d'hospitalité d'une part sur ce qui est jugé poli et accepté dans notre culture. Si nos homologues étrangers ne répondent pas à ces attentes, nous risquons d'être déçus et de les considérer comme impolis, insensibles et indifférents, voire même écrasants, surprotecteurs ou agaçants. » (Wilczynska et al., 2003, p. 143).

Voici un exemple pour illustrer un malentendu dû à une erreur d'utilisation de vocabulaire. Le contexte se déroule en Thaïlande, dans un village dans lequel des touristes français doivent séjourner une nuit chez l'habitant. Lors de l'accompagnement du groupe de touristes français dans le village thaïlandais, un guide thaïlandais leur présentait le chef de village en utilisant le mot « M. le Maire ». Ce chef de village, bienveillant, accueillait les touristes en leur offrant du thé. L'utilisation du terme « maire » causait un malentendu. En effet, en France, le maire même s'il exerce la plus haute fonction officielle, n'accueille pas les touristes de sa ville en leur servant le thé. Il aurait mieux fallu que le guide garde le terme de « chef de village » qui correspond bien mieux à la situation. Il est donc important de noter ici la nécessité lors de l'apprentissage de la langue française dans le domaine du tourisme de bien apprendre à employer les termes adéquats pour chaque situation culturelle. En France la notion de « chef de village » a fait place au « Maire », cependant, dans de nombreux pays, « chef de village » est tout à fait approprié.

Les représentations sociales

Dans la communication interculturelle, avant d'entrer en contact avec ses interlocuteurs, chaque individu peut avoir des représentations stéréotypées qu'il est important de connaître. Aline Gohard-Radenkovic et al. rappellent les origines de la notion de représentation : « *La notion de « représentations » est apparue pour la première fois avec Durkheim en 1898 (citée par Seca, 2001) dans son étude sur la nature et l'articulation entre « représentations individuelles et représentations collectives » fondant ainsi une sociologie des représentations. La pluralité d'approches de la notion et la pluralité des significations qu'elle véhicule en font un instrument de travail souvent difficile à situer et à manipuler.* » (Gohard-Radenkovic et al., 2003, p. 55).

Il s'agit de la façon d'appréhender les événements de la vie courante. Serge Moscovici a ensuite défini les représentations sociales comme « *une organisation psychologique, une modalité de connaissance particulière... la représentation se définit en premier lieu comme un processus de méditation entre concept et perception..., processus qui rend en quelque sorte le concept et la perception interchangeables du fait qu'ils s'engendrent réciproquement* ». (Moscovici, 1961, p. 302).

Quelle représentation, c'est-à-dire quelle image, se fait-on d'un pays, de sa langue ou de sa culture d'après ce qu'on en a entendu ou vu dans les médias, mais également quelles sont les conséquences de ces représentations ? Ces représentations influent sur la communication interculturelle et il est nécessaire de bien les connaître pour éviter les chocs culturels et les malentendus entre le natif et le non natif. Pour que la communication soit réussite, il faut donc que les deux interlocuteurs soient débarrassés des représentations a priori qu'ils pouvaient avoir. Concernant l'enseignement de la langue française à nos étudiants, nous nous trouvons confrontés à deux catégories de représentations a priori : langagière et culturelle. La première concerne les idées que l'on se fait concernant les difficultés de l'apprentissage de la langue française, la seconde est liée à l'idée que l'on se fait de la culture des interlocuteurs, en particulier des Français. De vrais échanges et une immersion dans le monde francophone serait un bon moyen d'éviter les stéréotypes, il est cependant difficile pour beaucoup de pays de financer de

tels projets. Néanmoins, il est possible de faire entrer les étudiants en immersion dans le monde francophone en ayant une classe spécialement conçue à la française quant aux décors par exemple, et en les invitant tant que possible et régulièrement à leur faire écouter les musiques d'aujourd'hui, à visionner des films récents, à observer les tendances de la mode, et à participer à des séquences culinaires, ainsi que de provoquer des rencontres avec des francophones au sein de l'établissement.

Geneviève Zarate (1993) invite à observer l'attitude des élèves dans leur apprentissage d'une langue étrangère et d'y déceler l'influence d'éventuels à priori. C'est ce qui était inévitable, par exemple, pour l'apprentissage de l'allemand, juste après la Seconde Guerre mondiale, dans des pays qui avaient été traumatisés par le conflit et préféraient la langue du vainqueur et dominant économique. Cela pouvait aussi provoquer chez certains élèves une « non envie », voire un refus inconscient. Voilà pourquoi, par exemple, en Thaïlande, il y a eu une réticence pour l'apprentissage de la langue japonaise à l'époque de l'après la Seconde Guerre mondiale. Cette langue rappelait un arrière-plan de souvenir de l'occupation du pays avec l'assentiment d'un parti pro-japonais, pendant que des exilés thaïlandais, souvent étudiants, militaient dans le camp opposé en Angleterre. Après la guerre, personne ne voulait plus entendre la langue japonaise et certains boycottaient les produits japonais. Ces deux exemples concrétisent bien la notion de l'a priori mais ce sont des cas extrêmes. Bien d'autres raisons peuvent alimenter la « non envie » ou le refus de l'apprentissage d'une langue, dont nous pouvons être inconscients et donc ne pas savoir que cette résistance résulte d'une méconnaissance ou d'une mauvaise interprétation des représentations de la culture qu'elle véhicule.

Ainsi sommes-nous influencés positivement ou négativement au regard d'une culture avant même d'en apprendre la langue, comme l'écrit Myriam Denis : « *Un enseignant en langue étrangère n'a pas devant lui une « page blanche » mais un apprenant qui dispose déjà de connaissances. Faites de fragments d'informations transmises par son environnement, récoltés ici et là, elles sont généralement indissociables des représentations qu'il possède sur le(s) pays et les locuteurs dont il apprend la langue (généralisations, préjugés, inclinations, aversions...).* » (Denis, 2003, p. 44).

En tant qu'enseignants de la langue française, nous devons non seulement prendre conscience de cette représentation, mais nous devons aller jusqu'à réduire ou supprimer toute représentation antérieure de la culture française en familiarisant les élèves au quotidien actuel via les médias et une correspondance soutenue avec des Français (par Internet, ou autres, d'autant qu'avec la webcam et le visiophone les possibilités d'interactivité dans les échanges sont réellement bénéfiques). Aux enseignants des langues étrangères, donc, de faire preuve d'inventivité pour sortir des formations purement académiques et utiliser tous les moyens offerts par les nouveaux médias, afin de tout au moins réduire, s'il n'est pas possible de totalement les supprimer, les représentations positives (voire idéalistes parfois) ou négatives des cultures et des variations de la langue en France et dans les autres pays francophones qui constituent des a priori.

Les stéréotypes

En sciences sociales, c'est avec le développement de la théorie des opinions que le terme « stéréotype » fait son apparition, notamment avec Walter Lippman qui utilise ce terme dans son livre « Public Opinion (1922) », cité par Mohamed Dorai : *« rendre compte du caractère à la fois condensé et simplifié des opinions qui ont cours dans nos têtes. Le stéréotype renvoie aux « images dans notre tête » qui s'intercalent entre la réalité et la perception que nous en avons. On distingue les images que les membres de différents groupes sociaux ont de leur propre groupe (auto stéréotype) et d'autres groupes (hétéro-stéréotypes). Un stéréotype est donc un ensemble de croyances, résultant des images construites dans notre tête, sur n'importe quel groupe de personnes.»* (Dorai, 1991, p.12). Mohamed Dorai nous indique comment se construisent les stéréotypes : *« les stéréotypes se cristallisent autour de certains termes inducteurs désignant des groupes plus ou moins larges. Il peut s'agir de races (les Noirs...), de nationalités (les Allemands), de professions (les médecins), de classes sociales (les ouvriers), de groupes (les immigrés, les racistes). »* (Ibid. p. 12). Autant dire que personne n'y échappe, chacun appartenant forcément à un ou plusieurs de ces groupes.

Les conflits susceptibles d'émerger dans la communication interculturelle peuvent avoir diverses sources allant des stéréotypes et de l'ensemble des traits attribués à un groupe qui se généralisent sur tous ses membres, à l'ethnocentrisme. En effet, les images figées éliminent les spécificités individuelles qui pourraient conférer aux actes et aux messages des significations plus réelles et moins simplifiées. Elle peut aussi viser le groupe d'appartenance de l'individu, ce qui distingue l'auto-stéréotype de l'hétéro-stéréotype. Le stéréotype permet à l'individu de différencier entre le groupe auquel il s'identifie et celui duquel il veut se démarquer : « *La formule stéréotypée, qui fait partie du savoir commun d'une communauté donnée, fonctionne ainsi comme un indice qui signale une double relation : celle qui rattache l'individu à un groupe donné et celle qui distingue celui-ci d'autres groupes sociaux* » (Py et Oesch-Serra, 1997, pp. 38–39).

La proposition

Nous nous sommes intéressés à la didacticienne Geneviève Zarate (1986) qui déclare se placer dans le cadre de l'anthropologie culturelle pour traiter les problèmes d'enseignement des cultures étrangères. Un enseignant moderne d'une langue étrangère doit initier l'apprenant à la culture cible, sans pour autant nier sa culture maternelle. L'apprenant devra acquérir une compétence culturelle dans la langue cible qui lui permet de se reconnaître en connaissant la culture des interlocuteurs et de communiquer. Une compétence culturelle en langue étrangère « *consiste à savoir s'adapter et non pas à exécuter fidèlement un plan concerté.* » (Zarate, 1986, p. 99). Le but de l'enseignement et l'apprentissage de la langue-culture étrangère, « *n'est pas seulement que l'élève sache quelque chose sur, mais d'abord et surtout qu'il soit capable de s'orienter dans les pratiques culturelles en France, même s'il ne vient jamais dans le pays* » (L. Porcher, 1986, p.17).

Si l'on reprend la définition de l'interculturel de Martine Abdallah-Pretceille : « *interculturel* » indique une mise en relation et une prise en considération des interactions entre des groupes, des individus, des identités. » (Abdallah-Pretceille, 1999, p. 49), l'interculturel devient une nécessité dans l'enseignement et l'apprentissage des langues étrangères. Pour enseigner la langue étrangère, il faut amener des apprenants à

acquérir la compétence culturelle en prenant conscience de la nécessité d'une démarche interculturelle :

- se décentrer : arriver à objectiver sa propre culture, à se distancier, à admettre l'existence d'autres perspectives ;

- se mettre à la place de l'interlocuteur : pouvoir envisager le monde avec un autre regard, ne pas classer et ne pas généraliser ;

- coopérer : faire la démarche d'essayer de comprendre l'interlocuteur, arriver à décoder et à interpréter le message transmis. Pour aider les enseignants à développer la théorie et la pratique de l'interculturel dans l'enseignement et l'apprentissage des langues, le Conseil de l'Europe a publié plusieurs ouvrages très intéressants qui rendent compte des pratiques d'enseignement dans sa dimension socioculturelle et interculturelle.

Néanmoins, en 2007, Jean-Claude Beacco se propose de revoir « les compétences culturelles et interculturelles » (5.5.) dont il estime que : « *le Cadre y consacre un traitement limité* ». Il s'en explique : « *Si l'on adopte le point de vue de décrire la culture/civilisation des cours de langues en termes de compétences, il convient de noter au préalable que celles-ci ont pour caractéristique de ne pas se réduire à des compétences communicatives ou langagières, car elles comportent des dimensions cognitives, psychosociales, affectives et identitaires. On a cependant choisi de les décrire dans ce qu'elles ont de plus proche des compétences en langue/communication de manière à faciliter leur articulation avec les trois autres composantes. L'enseignement de ces compétences dans le cours de langue répond généralement à deux ensembles de finalités :*

- *des finalités à visée éducative générale, indépendantes des contextes nationaux d'emploi de la langue enseignée/apprise et de la connaissance des sociétés où est employée la langue cible ;*

- *des finalités liées à la connaissance spécifique d'autres sociétés, celles où est employée la langue cible, recherchée pour elles-mêmes.* » (Beacco, 2007, pp. 113–119).

Beacco retient cinq composantes autour desquelles devraient être organisés les enseignements culturels dans la formation des langues :

- la composante ethnolinguistique : la capacité à identifier le « vivre ensemble verbal » ;

- la composante actionnelle : la capacité à « savoir agir » ;
- la composante relationnelle : la capacité à développer et à mobiliser les attitudes et les savoir-faire verbaux ;
- la composante interprétative : la capacité des apprenants à donner du sens et à rendre compte ;
- la composante interculturelle : la nécessité éducative de conduire les apprenants à des attitudes positives.

Nous devrions amener nos étudiants à acquérir un savoir-faire tel que le décrit le Conseil de l'Europe dans le Cadre européen commun de référence pour les langues : « *capacité de jouer le rôle d'intermédiaire culturel entre sa propre culture et la culture étrangère et de gérer efficacement des situations de malentendus et de conflits culturels* » (Le Conseil de l'Europe, 2001, p. 84). Les vidéos et les visites sur place de lieux touristiques peuvent donner une occasion de confronter les étudiants à diverses situations authentiques dans lesquelles ils pourront comprendre et déterminer des éventuels conflits ou malentendus. Ce savoir-faire est d'abord un « savoir comprendre » que définissent Michael Byram et al. : « *Les capacités d'interprétation et de mise en relation « savoir comprendre » : il s'agit de l'aptitude générale à interpréter un document ou un événement lié à une autre culture, à les expliquer et à les rapprocher de document ou d'événements liés à sa propre culture.* ». (2002, p. 14). Même insistance sur la priorité à donner à la connaissance des autres cultures, par exemple de la culture française, et à se conformer à ses règles interrelationnelles, chez Régis Kaweckik et Paul Clerc-Renaud : « *les étudiants doivent relativiser leur propre bagage culturel et assimiler les règles interrelationnelles de la culture française sans lesquelles leur français, si bon soit-il, ne pourra s'épanouir.* ». (Kaweckik et Clerc-Renaud, 2003, p. 41).

Conclusion

La corrélation entre communication et culture se révèle dans le rôle de cette dernière dans la résolution des dysfonctionnements de la communication qui causent son échec. Lorsque les interlocuteurs partagent les mêmes codes culturels et valeurs sociales, les énoncés produits peuvent être plus simples à interpréter et les malentendus plus prévisibles, ce qui réaffirme que les discours et leur interprétation peuvent être

régis en partie par des règles et des conventions sociales. Les interlocuteurs doivent être conscients des difficultés de l'interculturel pour mieux en déjouer les pièges.

Il ne faut jamais oublier que le but d'une communication est de faire passer correctement et exhaustivement le contenu d'un message sans privilégier la concision et le formalisme. Il faut parler d'échange et de partage, de communication et de transmission.

Bibliographie

Ouvrages en français

- Abdallah-Preteceille, M. (1992). *Quelle école pour quelle intégration ?* Paris : CNDP Hachette.
- Abdallah-Preteceille, M. (1996). *Vers une pédagogie interculturelle*. Paris : Anthropos.
- Abdallah-Preteceille, M. et Pocher, L., dir. (1999). *Diagonales de la communication interculturelle*. Paris : Anthropos.
- Abdallah-Preteceille, M. (2005). *L'éducation interculturelle*. Paris : PUF.
- Abdallah-Preteceille, M. et Pocher, L. (2005). *Education et communication interculturelle*. Paris : PUF.
- Amossy, R. (1991). *Idées reçues sémiologie du stéréotype*. Paris : Nathan Université.
- Beacco, J.-C. (2000). *Les dimensions culturelles des enseignements de langue*. Paris : Hachette.
- Beacco, J.-C. (2007). *L'approche par compétences dans l'enseignement des langues*. Paris : Didier.
- Besse, H. (1984). *Grammaire et Didactique des Langues*. Paris : Hatier / Créif.
- Boyer, H. (1995). « De la compétence ethno socioculturelle », in *Le français dans le monde*, n°272. Paris : CLE International, pp. 41–44.
- Byram, M. et Zarate, G. (1998). « Définitions, objectifs et évaluation de la compétence socioculturelle », in *Le Français dans le monde (n° spécial)*, juillet. Paris : CLE International, pp.70–89.
- Byram, M., Gribkova, B., et Starkey, H. (2002). *Développer la dimension interculturelle dans l'enseignement des langues*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.

- Camilleri, C. (1990). « Préface » in Clanet, C. *L'Interculturel, introduction aux approches interculturelles en éducation et en sciences humaines*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail, pp. 9–12.
- Claes, M.T. (2002). « La dimension interculturelle dans l'enseignement du français langue de spécialité », in *Dialogues & cultures*, n°47. Sèvres : Fédération internationale des professeurs de français, pp. 39– 49.
- Clanet, C. (1990). *L'Interculturel, introduction aux approches interculturelles en éducation et en sciences humaines*. Toulouse : Presses universitaires du Mirail.
- Cohen–Emerique, M. (1989). *Chocs de cultures : concepts et enjeux pratiques de l'interculturel*. Paris : L'Harmattan.
- Cohen Emerique, M. (1999). « Le choc culturel, méthode de formation et outil de recherche » in Demorgon, J. et
- Lipiansky, D.M., dir, *Guide de l'Interculturel en formation*. Paris : Retz, pp. 301–315.
- Collès L. (2007). *Interculturel : des questions vives pour le temps présent*. Bruxelles : E.M.E.
- Conseil de l'Europe (2001). *Cadre européen commun de référence pour les langues : Apprendre, enseigner, évaluer*. Paris : Didier.
- Conseil de l'Europe (2007). *De la diversité linguistique à l'éducation plurilingue : Guide pour l'élaboration des politiques linguistiques éducatives en EUROPE*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.
- Conseil de l'Europe (2007). *Développer et évaluer la compétence en communication Interculturelle*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.
- Conseil de l'Europe (2008). *Livre blanc sur le dialogue interculturel « Vivre ensemble dans l'égalité dignité »*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.
- De Carlo, M. (1998). *L'interculturel*. Paris : CLE.
- Demorgon, J. (2000). *Complexité des cultures et de l'interculturel*. Paris : Anthropol-Economica.
- Demorgon, J. (2005). *Critique de l'interculturel*. Paris : Anthropol-Economica.

- Denis, M. (2003). « *Vers la compétence interculturelle* », in Barbé, G. et Courtillon, J., dir, *Apprentissage d'une langue étrangère/seconde 4. Parcours et stratégies de formation*. Bruxelles : De boeck, pp. 39–57.
- Dorai, M. (1991). « Les stéréotypes : définition et évolution des recherches », in *Intercultures*, n°12. Paris : SNLIR, pp. 11–18.
- Gohard–Radenkovic, A., Lussier, D., Penz, H. et Zarate, G. (2003). « Champs et méthodologies de référence » in *Médiation culturelle et didactique des langues*. Strasbourg : Conseil de l'Europe, pp. 29–61.
- Hess, R. (2004). « préface » in Demorgon, J. *Complexité des cultures et de l'interculturel*. Paris : Anthropos–Economica.
- Kaweckik, R. et Clerc–Renaud, P. (2003). « Spécificités culturelles et français des affaires » in *Français dans le monde*, n°328. Paris : CLE International, pp. 40– 42.
- Kerbrat–Orecchioni, C. (1990). *Les interactions verbales*. Paris : A. Colin.
- Kerbrat–Orecchioni, C. (1996). *La conversation*. Paris : Seuil.
- Meunier, O. (2007). « Approches interculturelles en éducation » in *Dossiers de la Veille*, numéro Septembre. Lyon : Institut National de Recherche Pédagogique.
- Moscovici, S. (1961). *Image de la psychanalyse Etude d'une représentation sociale*, Paris : PUF.
- Pocher, L., dir. (1986). *La civilisation*. Paris : CLE International.
- Pocher, L. (2004). *L'enseignement des langues étrangères*. Paris : Hachette Éducation.
- Py, B. et Oesch–Serra, C. (1997). « Le crépuscule des lieux communs ou les stéréotypes entre consensus, certitude et doute », in *Tranel (Travaux neuchâtelois de linguistique)*, vol. 27. Institut des Sciences du langage et de la communication : Université de Neuchâtel, pp. 29–49.
- Tarin, R. (2006). *Apprentissage, diversité culturelle et didactique français langue maternelle, langue seconde ou étrangère*. Belgique : Tournai.
- Wilczynska, W., Liskova, L., Edvardsdóttir, S. et Speitz, H. (2003). « L'hospitalité dans la formation interculturelle des enseignants » in *Médiation culturelle et didactique des langues*. Strasbourg : Conseil de l'Europe, pp. 143–163.

Yanaprasart, P. (2002). *Dimension socioculturelle dans la communication professionnelle : le cas du contexte franco-thai*. Bern : Peter Lang.

Zarate, G. (1986). *Enseigner une culture étrangère*. Paris : Hachette.

Zarate, G. (1993). *Représentations de l'étranger et didactique des langues*. Paris : Didier, collection CREDIF.

Zarate, G., coord. (2003). *Médiation culturelle et didactique des langues*. Strasbourg : Conseil de l'Europe.

Ouvrages en anglais

Hall, E.T. (1959). *The silent language*. New York: Garden City.

Oberg, K. (1960), "Cultural Shock: Adjustment to New Cultural Environments" in *Practical Anthropology*, 7. New Canaan, p.177–182.

Site Internet

L'Organisation internationale de la Francophonie. (2010). *Dossier : L'interculturel*.
http://www.franccparler-oif.org/images/stories/dossiers/interculturel_theorie.htm.
Consulté le 07/05/2018.